

14) « Lève-toi, prends ton brancard et marche »

Notre misère est réelle et nous avons besoin d'aide, d'amour, d'attention. Mais avant tout et surtout, nous avons besoin de Dieu, et nous risquons de l'oublier. Nous risquons de perdre de vue que, si Dieu a pris l'initiative de nous créer, de nous aimer, de nous racheter, il va immanquablement achever notre guérison, notre salut.

Saint Benoît nous le promet à la fin de la Règle : « Tu parviendras, avec la protection de Dieu, aux plus hautes cimes de la doctrine et des vertus » (RB 73,9). Le chemin de notre vie aboutira à sa plénitude, à la seule condition de marcher « avec la protection de Dieu ». C'est l'aide de Dieu qui accomplit notre guérison et notre vie. Et si les autres nous sont nécessaires, s'ils nous sont donnés comme compagnons de route, ce n'est pas pour nous assurer le salut, mais pour le chercher ensemble, pour le demander ensemble et l'accueillir ensemble. Lorsqu'on reconnaît que le salut ne vient que de Dieu, le salut personnel n'est plus en compétition avec celui des autres. Dieu nous a tous voulus et créés, Il nous a tous appelés, Il nous regarde tous et chacun avec la compassion du Christ. La guérison aussi est alors pour tous et pour chacun. Je ne dois pas avoir peur que la guérison de l'autre empêche la mienne. Et en aidant l'autre, je ne retarde pas ma guérison, bien au contraire !

« Veux-tu guérir ? » « Quel est l'homme qui veut la vie ? »

Nous ne savons jamais répondre à ces questions d'une manière totalement pure et libre. Mais l'épisode de l'infirmes de Bethesda nous fait comprendre que la compassion de Jésus, heureusement pour nous, regarde davantage notre besoin que notre désir. Il Lui suffit le besoin exprimé objectivement par la longue infirmité subie par cet homme pour lui accorder le miracle qu'il n'a plus la force et l'envie de demander. « Jésus lui dit : 'Lève-toi, prends ton brancard, et marche.' Et aussitôt l'homme retrouva la santé ; il prit son brancard et il marchait » (Jn 5,8-9).

Jésus sait que sans sa grâce, sans son initiative gratuite, notre chemin de guérison ne pourra jamais aboutir. Il Lui suffit que nous ressentions et exprimions, tant bien que mal, notre besoin de guérison pour nous l'accorder.

Mais il nous dit de prendre avec nous notre brancard. C'est un peu comme lorsqu'il dit : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, (...) qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive » (Mc 8,34). Pourquoi cela ? Peut-être pour nous exhorter à ne jamais oublier que notre besoin de guérison et de salut demeure, même quand nous sommes guéris. Nous ne devons pas oublier la réalité de notre fragilité, de notre impuissance à marcher par nos propres forces.

C'est toujours la conscience de la Miséricorde de Dieu, unie à celle de notre misère, qui nous permet de marcher sur le chemin du salut avec vérité. C'est dans ce sens que Jésus, rencontrant à nouveau le paralytique guéri, lui dit : « Te voilà guéri ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive pire encore » (Jn 5,14). Le pire qui puisse lui arriver, c'est d'oublier que ce qui lui permet de marcher n'est pas sa force, mais la grâce du Seigneur qui l'a regardé avec amour et a répondu au profond désir de son cœur.

Un autre passage de l'Évangile nous confronte avec une question décisive que le Christ adresse à tous ses disciples. Il s'agit du discours sur le pain de vie au chapitre 6 de l'évangile de saint Jean. Annonçant aux Juifs qu'Il est, Lui, le vrai pain descendu du Ciel, que pour avoir la vie éternelle il faut manger son corps et boire son sang, Jésus se heurte à l'incrédulité de ses auditeurs qui lui tournent le dos et cessent de Le suivre. C'est à ce moment que Jésus pose cette question cruciale à ses disciples : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » (Jn 6,67)

Pourquoi est-ce une question cruciale ? Parce qu'elle concerne la décision contraire à celle de la « *sequela Christi* ». La décision de s'en aller loin de Lui est l'opposé de celle de se mettre à sa suite, d'aller vers Lui pour demeurer avec Lui. Les disciples de Jésus sont provoqués ici par Lui à redire une nouvelle foi « oui » à son appel, à raviver la décision qui, un jour, les avait mis à sa suite. Jésus renouvelle ainsi son appel, comme lorsqu'Il disait « Suis-moi ! » à Simon et André, Jacques et Jean, Matthieu, etc.

Mais cette fois, l'appel est comme chargé du chemin qu'ils ont fait ensemble, des paroles qu'ils ont entendues, des gestes et miracles qu'ils ont vus, et même de la conscience que suivre Jésus veut dire aussi subir avec Lui l'hostilité de ses ennemis.

Jésus demande aux Douze une vraie décision. Lorsqu'Il leur avait dit au commencement : « Suis-moi ! », au fond, ils ne pouvaient pas vraiment réfléchir. Ils étaient fascinés par Lui ; ils se sentaient attirés par sa présence, son amour, son regard. Ils avaient vu un miracle, entendu un discours. Bien sûr, c'étaient toutes de bonnes raisons pour Le suivre, pour Lui consacrer toute la vie.

Mais maintenant, Jésus semble leur demander un acte de vraie liberté, une vraie décision. Et pour que leur liberté soit encore plus libre, Il leur propose le contraire de ce qu'Il désire d'eux. Il ne leur dit pas : « Est-ce que vous restez avec moi ? », mais « Voulez-vous partir, vous aussi ? ». Il ne joue pas du théâtre, Il ne fait pas semblant. Il sait qu'ils peuvent partir ; Il sait même qu'un jour, à un moment précis, ils partiront et Le laisseront seul. Mais alors, ce sera la peur qui les déterminera, et la peur n'est pas si grave, elle est au fond assez innocente, car elle n'est pas un acte de liberté. Mais maintenant, c'est le moment vraiment décisif, la vraie épreuve de la liberté des disciples, car ils voient la gravité de la situation, sans qu'un vrai danger les menace. Alors, ils peuvent vouloir ou ne pas vouloir rester avec Lui. Ils peuvent vraiment décider face à Lui, par rapport à Lui, par rapport à ce qu'Il est et à ce qu'Il dit. Il n'y a que Jésus devant eux, surtout maintenant que tous les autres L'ont abandonné.

Je crois que chacun de nous, tôt ou tard, une ou plusieurs fois dans sa vie au monastère, doit se retrouver dans cette situation. C'est nécessaire, parce que autrement, on ne reste sur ce chemin que par une sorte de force d'inertie, ou parce qu'on a peur de quitter une sécurité que nous avons trouvée ou que nous nous sommes fabriquée. Mais Dieu, tôt ou tard, nous conduit tous à des points cruciaux où notre liberté doit choisir de rester au monastère pour Jésus, seulement pour Jésus, et pour un Jésus qui semble dépouillé de toute possibilité de nous assurer autre chose que Lui-même.